

Les quatre résurrections de José Revueltas

Par Fabrizio Mejía Madrid

Un texte de Fabrizio Mejía Madrid pour célébrer l'anniversaire du Mexicain José Revueltas (1914-1976) qui aurait eu cent ans cette année comme beaucoup d'autres qui ont été bien plus officiellement couverts de commémorations et d'hommages.

*Écrivain, essayiste, scénariste, théoricien et militant, emprisonné à de multiples reprises, exclu deux fois du Parti communiste avant de l'être du parti qu'il avait lui-même fondé, José Revueltas est une figure intellectuelle passionnante qui incarne le souffle libertaire des années 60 et l'auteur d'une œuvre littéraire remarquable dont une bonne partie est disponible en français.
(Lire le texte original.)*



Islas Marías

Le 7 novembre 1929, un petit groupe de communistes sort de l'imprimerie Vargas Rea au cœur du quartier de Santo Domingo dans le centre de Mexico. Leur parti interdit, c'est donc clandestinement qu'ils distribuent une feuille de propagande – *Barbechando (Préparant le terrain)* – écrite par Juan de la Cabada.¹ Le jeune José, âgé de quatorze ans, aide à la confection d'une autre feuille du même style, *El Mauser*, qui elle, s'adresse aux casernes. Quand les hommes arrivent sur le Zócalo, Guzmán, un cheminot, dont on ne connaît que le nom de famille, se saisit d'un drapeau rouge et le hisse sur la hampe à la place des couleurs de la

¹ Juan de la Cabada et José Revueltas sont plusieurs fois cités et leur personnalité est évoquée dans le roman *Tinísima* d'Elena Poniatowska (L'atinoir 2014).

patrie. Les soldats du Palacio Nacional courent arrêter les manifestants qui seront accusés de « mutinerie et substitution des couleurs de la Patrie ». Revueltas est jeté en prison pour la première fois : le jour de ses 15 ans, il le passe dans un établissement de correction.

En 1932, on l'envoie au pénitencier de Islas Mariás sur le littoral pacifique pour avoir organisé une grève des ouvriers de la fabrique de tabacs El Buen Tono. Il arrive sur un archipel couvert de prisons. Il y retrouve la religieuse *Madre Conchita Acevedo* de la Liata qui avait conspiré dans l'assassinat d'Álvaro Obregón, le président réélu, par José de León Toral. Revueltas côtoie le directeur du pénitencier, Francisco J. Mújica ; une catholique radicale et un *cardenista*² radical ; une *cristera*³ fanatique et l'auteur de l'article 123 de la Constitution sur les droits des travailleurs : les deux visages du Mexique des années 30. Sa passion pour la lecture et les échecs permet à José Revueltas d'être nommé responsable de la bibliothèque. C'est là que naît sa passion dévorante pour les livres impulsée par trois centres d'intérêt : le roman russe, les religions et la philosophie. Cette triade hégélienne dominera sa production littéraire et sa pensée oscillera entre l'inexistence de Dieu et la douloureuse situation de l'être humain. En prison, il conçoit un roman sur l'enfermement, *El Quebranto (La déchéance)*.

Huit mois plus tard, un bateau le dépose dans le port de Mazatlán « tel un tas d'immondices ». C'est un Revueltas pieds nus qui débarque, dégageant une odeur pestilentielle, des trous à la chemise et atteint de fièvre paludique. Il porte sur l'épaule un balluchon qui en prison représente un véritable trésor : du linge, une tasse, une assiette, huit pesos et « un sauf-conduit pour le reclus 1374 ». Il serre sous le bras son premier roman. Quand il entre dans le commerce d'un couple d'épiciers, ceux-ci s'effraient en croyant à une agression mais après quelques pas Revueltas tombe évanoui. Il se réveille dans un sous-sol, apercevant à peine la silhouette d'une femme découpée par un halo de lumière ; elle essuie sa sueur et lui fait boire de la soupe de poisson.

2 Partisan et proche du président Lazaro Cárdenas qui appliqua durant son mandat une politique conforme aux idéaux de la révolution mexicaine avec notamment la nationalisation du pétrole, Francisco J. Mújica eut un rôle important dans le mouvement révolutionnaire comme dans l'administration du parti et du gouvernement du président Cárdenas.

3 *Cristera(o) Cristiada* : La guerre des *Cristeros* ou *Cristiada* commença avec des soulèvements paysans contre le gouvernement en place de 1926 à 1929 jugés profondément anticatholiques. C'est une rébellion populaire, mais soutenue et organisée par l'église et les forces conservatrices qui éclate spontanément et localement avant de devenir un soulèvement organisé qui prend de l'ampleur. Le mouvement fut particulièrement important dans les régions du Centre et de l'Ouest. Un accord est conclu entre l'État et l'Église après l'intervention de l'ambassadeur américain Dwight Whitney Morrow.

« Je ne me souviens d'elle que par fragments, de certaines parties de son corps et avec le souvenir confus de mots plein de désarroi sortis du malheur le plus absolu. Appuyée sur mon épaule, elle laissait échapper un gémissement de protestation sourde et rageuse, qu'elle m'adressait comme si elle eût voulu ma mort de toute son âme. »

Cette femme, dont Revueltas ne sut jamais rien ou dont il ne se souvient pas, sera à l'origine de tous ses personnages féminins : des femmes fortes, capables de compassion et que le malheur accable. Ce personnage, sorte d'ange féminin, apparaîtra dans les romans et aussi dans les confidences autobiographiques. C'est parfois une prostituée de la rue Santa Veracruz, dans le centre de Mexico, qui s'appelle Luz et que « le Parti m'a interdit de fréquenter ». D'autres fois, ce sera une femme sauvage, habituée des cantinas, qui viendra lui jouer la sérénade à chacune des nuits de noces de ses trois mariages. « De toute façon, dira-t-il dans une entrevue en 1970, je ne vois les femmes, les prostituées, les ivrognesses que comme des agents secrets de la divinité. »

Pendant le retour de Mazatlán à Mexico, dans la demeure familiale, à l'angle des rues Delicias et San Juan de Letrán, Revueltas dépense ses derniers pesos dans une cantina de Guadalajara. Il cite toujours la maxime de Rubén Darío : « Je bois très peu mais quand je le fais c'est avec la plus grande rigueur. » Au moment de monter dans le train, désorienté et chancelant, la ficelle qui retient les pages de son premier roman casse et les feuilles s'éparpillent sur la voie ferrée. Perdu, déconcerté, il essaie désespérément de récupérer quelques pages : « Par le fait du hasard, *El Quebranto*, qui était un roman, allait se transformer en conte. »

Ce ne sera que neuf ans plus tard, en 1941, que verra le jour son premier roman, *Los Muros de agua*.⁴ Il ne s'agit pas seulement cette fois d'un texte sur l'enfermement, mais aussi d'une sorte de métaphore émotionnelle et politique de la vie : « C'est dans la prison que la liberté prend parfaitement sa forme parce qu'elle réduit l'individu à sa seule et unique dimension imaginaire. »

Lors de la publication de son deuxième roman, *El Luto humano*⁵, en 1943, Revueltas est devenu un écrivain de la postrévolution : il ne décrit pas les généraux et les troupes – sujet

4 Non traduit en français.

5 *Le Deuil humain*, traduction de Janine Castan et Philippe Chéron, préface d'Octavio Paz, Gallimard, Du monde entier, 1987.

surexploité par le cinéma mexicain jusqu'à lasser les plus convaincus –, il veut au contraire montrer l'abîme dans lequel se trouve le Mexique de la reconstruction. En bon autodidacte qui est passé du prestigieux Collège allemand de Mexico à une simple école publique pour ses études secondaires, il développe une théorie qui lui est propre : le réalisme dialectique⁶. Dans *El Luto humano*, à propos d'un désastreux plan d'irrigation du gouvernement d'Abelardo L. Rodríguez qui se terminera en un déluge biblique et dont Revueltas connaît les victimes aux Islas Mariás, on trouve déjà une formulation de cette théorie : « Les circonstances sont les matériaux de l'historien. Les situations sont ceux du romancier. L'histoire est têtue, le romancier est un obstiné. » L'inondation et la petitesse humaine face au désastre qui n'est pas que naturel mais aussi moral font naître les circonstances de *El Luto humano*, mais le réalisme dialectique de Revueltas prend la situation comme quelque chose de plus organique et philosophique : « Il s'agit de faire surgir les passions depuis la structure même du langage pour qu'elles remontent vers la surface de l'anecdote. » De sa profonde connaissance de la dialectique, Revueltas extrait des formes artistiques dans lesquelles les parties opposées créent une synthèse qui n'est pas forcément positive : « Le deuil de l'humain c'est parce que dans l'affrontement des conflits, il y a une probabilité que le surassement le mène à basculer dans la brutalité. »

Ce sera la thèse de son roman suivant, *Los Días terrenales*⁷ (1949), qui provoqua la condamnation du Parti communiste dont Revueltas sera exclu à deux reprises en même temps que Diego Rivera et avec la même sentence. La structure narrative est basée sur un dialogue de sourds entre un bureaucrate du Parti et un jeune homme en situation d'échec pour avoir préféré éviter la répression lors d'une grève de paysans à Acayucan, dans l'État de Veracruz ; Revueltas, envoyé par le Parti, y avait mené des actions d'éducation politique. Encore une fois, la méthode « revueltienne » veut donner un tour de vis à la réalité : « Nous, les écrivains, nous ne vivons pas la vie d'une manière existentielle mais de manière littéraire. L'horreur quotidienne peut alimenter une bonne narration. »

Cette fois, son roman aura des conséquences politiques. Les critiques de Enrique Ramírez y Ramírez l'accusent de trahison et Revueltas est obligé de choisir une attitude qu'il aurait

6 Ses notes et ses écrits sur cette théorie sont regroupés dans le livre *Dialectica de la conciencia* (Era México, 1982).

7 *Los Días terrenales*, traduction et avant-propos de Florence Olivier, Les Fondateurs de briques, 2008.

lui-même qualifiée de dialectique et d'autres de rédemptrice : sans savoir si les reproches qu'on lui fait pour *Los Días terrenales* étaient justifiés ou non, il décide de retirer le livre de la vente tant « qu'il n'aura pas terminé de l'analyser dans toutes ses dimensions ». Plus de vingt ans après, en 1972, il dit à un journaliste que c'est cette fois chose faite : « Maintenant, je veux que toutes mes œuvres soient publiées sous ce titre : *Los Días terrenales*. » Impitoyable au sein même de la bureaucratie du Parti communiste, la critique de son œuvre n'a pas seulement visé ses romans mais aussi ses pièces de théâtre (*El Cuadrante de la Soledad*⁸ sera l'objet d'un attentat incendiaire perpétré par les mêmes mains « anonymes » qui assassinent plus tard Léon Trotski à Coyoacán) et jusqu'aux scénarios de films qu'il abjure en les considérant comme « alimentaires », un mot qu'utilisait aussi Luis Buñuel en parlant de ses relations avec le fameux cinéaste mexicain Ismael Rodríguez qui lui demandait des *happy end* pour chacun de ses films.

Mais au début des années cinquante, ce n'est pas de la philosophie, des religions ou du roman russe que José Revueltas a tiré presque toutes les leçons, mais de ce qui a fait sa principale expérience littéraire : la militance et la prison. Entre son premier questionnement à seize ans à la Biblioteca de México, après la mort de son père qui laissait une famille nombreuse dont un musicien (Silvestre), un peintre (Fermín) et une actrice (Rosaura), mais aussi une totale faillite matérielle et financière, et l'argument final du personnage de Gregorio de *Los Días terrenales*, il y a un cheminement qui va du matérialisme à l'existentialisme. Le premier questionnement qui se pose, c'est évidemment celui de l'existence de Dieu. Revueltas y répond avec un matérialisme catégorique : « Dieu n'existe pas autrement ni ailleurs que chez l'homme. » La deuxième interrogation, après une militance toujours critique dans la gauche mexicaine, la prison et les répressions systématiques des mouvements sociaux, est dans cette phrase : « Ce qui a le plus nuit au marxisme n'est-ce pas d'avoir voulu se prendre pour une religion ? » La troisième, qu'on trouve dans *Los Días terrenales*, ne sera plus une question que l'on se pose mais la réponse que donne une éthique qui synthétise dialectiquement les deux précédentes : « La vie est pleine d'immenses et multiples confusions, quelque chose de répugnant et de misérable dans une infinité d'aspects, mais il faut avoir le courage de la vivre comme si elle était tout le contraire. »

8 *La rue de la Solitude*, traduit par Chantal Steinberg et Philippe Chéron, co-édition Les Solitaires intempestifs et le théâtre Gérard-Philippe

Le Parti

« Dans un roman, on doit rappeler ce qui n'existe pas », écrit-il dans une de ses notes après avoir publié *Los Motivos de Caín* en 1958, un des premiers romans qui abordent le sujet de la séparation du Mexique par la frontière avec les États-Unis. Ce sont les années où le Grupo Hyperión de Luis Villoro⁹ et Jorge Portilla essaie d'introduire l'existentialisme dans le pays, où le psychanalyste Santiago Ramírez et le poète Octavio Paz¹⁰ essaient de délimiter ce qu'est l'être mexicain. Comme il n'a jamais eu de domicile fixe, c'est toujours lors d'entrevues dans ses nombreuses et différentes demeures que Revueltas fera part de ses aphorismes : « Le Mexique est comme la mer. Plein de silences et de cris. Avec des faiblesses tout en possédant une force étrange. Je crois qu'il est naturel que le Mexicain professe une religion catholique triste, poignante et tout empreinte de nostalgie ; sa foi est une foi vouée à remplacer quelque chose qui s'est perdu et que tout le monde ignore désormais. »

1958 est une année cruciale dans les luttes ouvrières de ce Mexique qui ne supporte plus la bureaucratie du « Parti unique ». Le pays de la révolution mexicaine a fini dans le néant que raconte un fils naturel parti à la recherche du fantôme de son père comme dans *Pedro Páramo* de Juan Rulfo, publié en 1955. C'est alors que romans et contes commenceront à bouillonner dans des récits et des structures qui veulent témoigner d'un vide existentiel après une tuerie révolutionnaire. Une révolution dont les promesses avaient été tenues seulement vingt ans plus tôt avec la présidence du général Lázaro Cárdenas. Ce qui suivit n'eut rien d'une révolution mais plutôt tout son contraire, comme aimait le dire la dialectique matérialiste. C'est en ces années-là que les écrivains s'engagent dans les luttes ouvrières et plus particulièrement dans le mouvement des travailleurs du rail mené par Demetrio Vallejo¹¹. L'anecdote que racontait Carlos Monsiváis à propos de la grève de la faim devant le palais de Bellas Artes est toujours présente : « José Emilio Pacheco, Sergio Pitol, Luis Prieto et moi, nous avons décidé de jeûner

9 Voir Carnet d'Amérique latine de la newsletter de mai de L'atinoir.

10 *Le labyrinthe de la solitude*, Octavio Paz, Gallimard, 1990.

11 (1910-1985), leader syndical populaire, autodidacte, auteur de cinq livres, de brochures, de centaines d'articles et de lettres sur le combat syndical et politique qu'il a mené passionnément toute sa vie. Emprisonné pendant onze ans, il a milité dans les années 30 au Partido comunista mexicano puis au POCM dans les années 40 et 50 et à la fin de sa vie au PSUM.

pour obtenir la libération de Vallejo mais Benita Galeana, prétextant que nous étions encore trop gamins pour un tel sacrifice, nous fit succomber à la tentation en nous offrant de succulents chocolats et nous échouâmes totalement dans notre mission. »

Revueltas, marxiste avant tout, repensera le rôle du Parti communiste pour organiser le mouvement ouvrier. Le résultat de sa réflexion se dessine dès la lecture du titre : « Essai d'un prolétariat sans tête. » La soi-disant avant-garde léniniste de la classe ouvrière « historiquement inexistante » avait échoué au Mexique avec le mouvement des cheminots, abandonnés à leur sort après une répression brutale et systématique qui ratifia avec l'emprisonnement de centaines de travailleurs la devise du « Parti unique » : « Dans le Parti, aucun risque ; en dehors du Parti, la prison. »

Dans les années soixante, Revueltas est à nouveau exclu du Parti communiste ; définitivement cette fois, mais il a créé sa propre organisation, La Liga espartaco. Il se rend à Cuba, à San Antonio de los Baños, pour enseigner l'écriture de scénarios de films, il tombe amoureux, est le père d'un nouvel enfant, s'habille en milicien et conçoit son cinquième roman, *Los Errores*. Il écrit : « Cuba est une révolution qui a quelque chose d'atavique. Elle a commencé avec les mots : ceci est de l'eau, ceci est du vent. Voilà pourquoi j'ai décidé avec Omega de faire venir une créature dans ce nouveau monde. » À son retour à Mexico, on peut facilement imaginer dans quelle situation inextricable Revueltas s'est fourré. Une lettre de la direction de son propre parti, la Liga espartaco, datée de janvier 1962, n'est qu'un tout petit indice : « Le comité central de la Liga leninista espartaco, auquel vous appartenez, a décidé de vous adresser cette lettre jugeant que vous avez provoqué une situation d'incompréhension et de confusion par votre manque absolu de militantisme dans votre cellule, au comité et au secrétariat du parti, à laquelle s'ajoute votre comportement irresponsable en convoquant chez vous des réunions auxquelles vous n'assistez pas et dont l'unique effet, par votre absence, est de désorganiser notre parti ou encore ce bruit que vous avez vous-même fait courir à propos de votre incorporation dans la Marine nationale ; une situation, qui ne peut durer plus longtemps et mérite, bien évidemment des explications de votre part. »

En 1963, on l'exclura du parti qu'il a lui-même fondé.

Il est devenu un transhumant : expulsé de son appartement au 191 de la rue Holbein, il va désormais s'installer chez des amis pour quelques semaines avant de s'enfuir vers d'autres lieux. Il écrit tous les jours des lettres à ses enfants, à ses femmes, à ses maîtresses et saute sur toutes les occasions qui lui permettent de boire sans payer. Un jour, Revueltas propose au dessinateur Héctor Xavier chez qui il vit, d'aller convaincre l'Espagnol de l'épicerie au coin de la rue de lui offrir une bouteille de rhum en échange d'un spectacle qu'il appelle « acte transcendantal ». Quand Xavier et le marchand de vin arrivent, ils découvrent Revueltas allongé, enveloppé dans un drap et entouré de chandelles. Évidemment, le commerçant repart sans offrir quoi que ce soit.

Dans ces années qui précèdent 1968, Revueltas commence à suivre la méthode qui consiste à écrire pendant soixante-douze heures d'affilée et à dormir ensuite les cinquante-deux suivantes. « Je reconnais que c'est une très mauvaise méthode mais je n'aime pas laisser tronquer une impulsion ». Une sérieuse alerte après un début d'infarctus en 1951 a sûrement dû lui faire interdire l'alcool, le café et le tabac. Mais les trois vices représentent pour lui un réel besoin : le tabac et le café l'accompagnent dans l'écriture et l'alcool lui permet de dormir. C'est au cours de ces années qu'il écrit les contes de *Dormir en tierra*¹² que la grande star des écrans mexicains et américains, El Indio Fernández salue en les qualifiant de « véritable substance qui devrait alimenter le cinéma du Mexique ». Revueltas ne se fie à aucune critique : « Selon la critique littéraire mexicaine, je devrais choisir entre l'homme politique et l'écrivain. Quel genre d'écrivain ? Ils voudraient un littérateur pur et dur. Quel genre d'homme politique ? Ils voudraient un politicien consensuel. » L'écriture est devenue une « liberté désespérée » dans une « affirmation intrépide de la liberté » et « le besoin irréprouvable d'embrasser le vide ». Il se méfie aussi du milieu littéraire de l'époque : « Ne m'appellez pas intellectuel. Moi, je suis écrivain. Au Mexique, être un intellectuel, c'est avoir un poste d'adjoint dans un bureau mitoyen avec celui d'un homme politique. »

À la veille de 1968, Revueltas se bat contre tous et contre tout : contre les communistes, les spartakistes, le milieu littéraire, celui du cinéma, le PCUS et le PRI. Revueltas est un pont entre la littérature et le vide, entre la militance du futur et l'art, entre l'existence et le doute. À la fin

12 Non traduit en français.

de 1967, il dira à un journaliste : « Il faut être une vraie canaille pour aimer la vie. C'est la mort qu'il faut aimer, mais pas en pensant à la vie comme à une propriété privée, on doit au contraire l'imaginer comme une condition qui est celle de tous les hommes. Moi je l'embrasse. »

68

Lors de la première grève étudiante depuis 1968, on vit apparaître cette inscription le 13 février 1987 au matin : « Oh José, comme je me souviens de toi avec ces Revueltas¹³ ». C'était un graffiti peint avec un spray blanc sur le panneau de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Nacional. Ses lunettes sévères, son bouc à la Ho Chi Minh, la tignasse volant au-dessus de son squelette nous apparaissaient au milieu de la faculté en pleine nuit. Le 20 novembre de cette année-là, pour fêter la victoire de la grève, nous avons dévoilé une plaque dans le grand amphithéâtre rebaptisé au nom de l'écrivain. José Revueltas avait vécu dans cette salle de l'université pendant les journées de 68. Là, entouré de livres et de journaux, en face d'une machine à écrire et de communiqués corrigés et recorrectés, il avait devant lui deux affiches : la fameuse silhouette du Ché Guevara prise par Alberto Korda et une photo de Fiodor Dostoïevski. « Vivre comme Dostoïevski et être artiste comme Tolstoï », avait-il écrit.

Les étudiants venaient le rencontrer pour discuter, boire et fumer.

Il était une parfaite incarnation des années soixante, pas seulement pour sa vague apparence de hippie – après tout, Tolstoï n'avait-il pas été le premier d'entre eux –, mais pour ses théories sur la liberté. Il avait cerné le mouvement étudiant de 68 dans son exacte dimension : « La lutte n'est plus aujourd'hui pour la socialisation des moyens de production. On se bat pour la liberté, pour l'indépendance et la démocratie. » De son cubicule toujours ouvert à la Facultad de Filosofía y Letras, il avait prévu dès août 1967 le dénouement fatal que connaîtrait le mouvement de grève : « Quand nous parlons de révolution, le régime du président Díaz Ordaz croit que nous voulons nous soulever les armes à la main. C'est une justification pour lancer tout ce déchaînement de violences de l'État contre nous, nous qui sommes en pleine

13 Révoltes.

subversion. » Tout en produisant une grande quantité de slogans des années soixante : « Il s'agit de comprendre pourquoi et comment 2+2 peuvent être différent de 4 », il échange pendant tous ces mois une correspondance suivie avec trois écrivains : Jean-Paul Sartre, immergé dans le mai 68 français, Arthur Miller, immergé dans les manifestations de San Francisco et Pablo Neruda. On l'identifie rapidement comme « l'intellectuel » qui est derrière le mouvement étudiant. Dans une entrevue, il rejettera cette définition :

« Intellectuel et écrivain, ce n'est pas la même chose. C'est comme croire que tout le monde peut chanter même sans connaître le couplet.

– Vous voulez dire que Carlos Fuentes ne sait pas chanter ?

– Non, ça, c'est sûr, Fuentes il chante. Le problème, c'est qu'il chante faux. »

En 1968, il a complètement achevé son voyage de retour vers son propre naufrage. Il s'est tant de fois trouvé dans la peau de l'exclu qu'il va prendre aussi celle du désespéré à qui il ne reste plus que ses larmes et qui se complaît dans l'abandon. Parfois naufragé surpris par la tempête, d'autres fois, beaucoup plus fréquentes, tel un désespéré qui se jette à l'eau pour aller étreindre les noyés, Revueltas est à la recherche de quelque chose qui l'exclue et s'y agrippe comme un banni. C'est pour cela qu'il vit dans la grève. C'est aussi pour cela qu'il incarne 68.

Aux débuts du mouvement étudiant, il écrit des lettres à ses femmes, ses amies prostituées lui font donner la sérénade, il boit des cubas, de la vodka, du tequila Herradura malgré une pancréatite, incapable de se servir d'un ouvre-boîte, séquelle du séjour au pénitencier de Islas Mariás quand il devait couper du bois : il écrit des contes, des commencements de romans, des communiqués, des pamphlets, des essais qui traitent aussi bien des crises du socialisme que de l'avenir de l'humanité après Hiroshima ou de l'affrontement entre l'URSS et la Chine. C'est un écrivain qui vit dans l'enthousiasme du futur des années 30, traverse les défaites de la République espagnole – « les quintes de toux d'André Malraux devaient être bien plus effrayantes que les bombes sur Barcelone » –, le journalisme mexicain – ses chroniques sur le volcan Parícutín, le tueur en série Goyo Cárdenas et la longue marche des mineurs partis de Santa Rosalía à l'extrême nord du pays avec ce titre exemplaire : « La marche de la faim

sur la neige et le désert »¹⁴ –, et les échecs d'une gauche qui n'arrive jamais à comprendre les mouvements d'avancée démocratique comme celui des cheminots de Demetrio Vallejo en 1958. Dix ans plus tard, en 1968, réfugié dans la Facultad de Filosofía y Letras, protégé par les étudiants, Revueltas ne sera plus communiste et prônera une espèce d'anarchisme communautaire. Égrenant ses continuelles plaisanteries, derrière la sévérité des lunettes et la barbe de Ho Chi Minh, il dira dans une réunion du comité d'artistes qui soutient les étudiants dans l'auditorium Che Guevara : « *Compañeros* : maintenant il faut passer de la gauche autodigérée à la gauche autogérée. »

En 1968, il vivait comme l'oiseau sur la branche. Dans l'appartement où il allait quelques fois sommeiller, un des leaders du mouvement étudiant joue avec un pistolet 45 qu'il a sur lui et le coup part tout seul, laissant un orifice dans le mur derrière lequel Revueltas est en train de dormir. Il sort aussitôt de la chambre, furieux : « Eh bien puisqu'ici, camarades, il n'y a aucune discipline, il est hors de question que j'arrête de fumer. »

Le lendemain, 13 novembre, il est arrêté alors qu'il se dirige vers la Facultad de Filosofía y Letras escorté par les étudiants pour donner une conférence sur l'histoire de la résistance au Mexique. C'est la huitième arrestation depuis 1929 et il est emmené à la prison de Lecumberri¹⁵. C'est là qu'il « fêtera » ses cinquante-quatre ans.

À Lecumberri, dans cette sinistre prison, il mène une vie beaucoup plus intense que lorsqu'il était en liberté. La prison est son habitat, c'est là qu'il se sent dans sa plénitude. Dans la coursive du pavillon M, il a des discussions avec Heberto Castillo et Eli de Gortari sur le projet de transformer le mouvement en parti. Sa critique est sans appel : « Un mouvement, ça ne se domestique pas ». De l'autre côté du couloir, il parle de littérature avec un prisonnier de droit commun, l'écrivain José Agustín¹⁶, emprisonné pour avoir consommé de la marijuana. Agustín qui bénéficie de l'amnistie des prisonniers politiques fera à sa sortie une anthologie des contes de Revueltas qui dira à cette occasion : « Nous sommes entrés et sortis en toute illégalité. »

14 Texte en espagnol signalé par l'auteur : <http://brigadaparaleerenlibertad.com/programas/con-el-puno-en-alto/>

15 Baptisée El Palacio Negro, cette prison construite en 1900 a été transformée en Archives générales de la nation en 1976. De sinistre mémoire, elle a renfermé des personnages tels que David Alfaro Siqueiros, Valentín Campa, Ramón Mercader l'assassin de Trotsky, William Burroughs, le chanteur Juan Gabriel et l'écrivain colombien Álvaro Mutis.

16 *Mexico midi moins cinq* (1993), *Acapulco 72* (1997), traduction de Jean-Luc Lacarrière, La Découverte.

José Agustín sera plus tard le scénariste du roman *El Apando*¹⁷ que Revueltas distilla après cette ultime expérience de la prison. De ce roman court, il dira plus tard : « Je certifie le moment où l'espace est devenu une marchandise. »

Revueltas ne se remettra pas de la énième grève de la faim de sa vie, le 10 de juin 1969. Il développe une pancréatite qui a l'odeur des peaux de mandarine et de pomme de terre qu'il distille pour en boire l'alcool et des gélatines à la vodka que lui apporte sa troisième épouse. Malade, tremblant, il rassemble le peu de force qu'il lui reste pour établir une théorie sur l'autogestion. « Rien ne peut mieux nous servir pour lutter contre le capitalisme que le sens de la communauté. » En sortant de sa dernière prison, Revueltas a fait une nouvelle fois le tour de ses questionnements sur Dieu et l'homme et il a reposé le problème d'une socialité qui ne dépend plus des partis, de l'État socialiste, ni de la pitié ou de la compassion, mais de la vie en groupe. Cette idée sera derrière son dernier livre de contes, *Material de los sueños*, écrit dans sa dernière demeure sur l'avenue Insurgentes. Comme le dernier acte de Nietzsche – embrasser un cheval que son cocher est en train de rouer de coups de fouet –, Revueltas prétendra embrasser les humbles, les opprimés, les exclus, sans ignorer leurs défauts, leur méchanceté intrinsèque, bref : leur humanité.

Les obsèques

Le 13 mai 1971, Revueltas sort de prison pour la dernière fois. Il meurt cinq ans plus tard, le 14 avril 1976, emporté par un ensemble d'affections très graves : un infarctus, une hémorragie cérébrale, une anémie et une pancréatite. Il avait décidé de se suicider lentement mais toujours le plus sérieusement du monde. À partir de 1976, il était passé du vin blanc à la vodka. Dans un poème daté du 14 juin 1974, on lit ces lignes : « Nous sommes tous une fausse alarme. Nous sommes Tlatelolco. Je ne peux plus rien pour moi. Je suis une croix qui parle. Ce n'est pas de la mort que je veux que tu me sauves mais de la vie. » Il voulut ainsi rappeler le jour où âgé de dix ans, il sortit du Collège Allemand et se dirigea vers la ruelle du quartier de La

¹⁷ *Le Mitard*, traduction de Philippe Chéron, postface d'Andrea Revueltas (fille de l'auteur) et Philippe Chéron, Complexe Éditions, 1990.

Romita. Les malades, les morts, les agonisants étaient aux portes des cliniques. Les ivrognes, les voleurs, les prostituées aux portes des cantinas. Ce matin-là, selon les mots qu'il prononça avant de mourir, il comprit ce qu'était ce qu'on appelle l'humanité : « Là, tout était tristesse de squelette, intense froid léthal. »

C'est le jeudi 15 avril 1976 que se produit la quatrième résurrection de José Revueltas. Le gouvernement de Luis Echeverría avait décidé quelques mois avant de transférer les restes de son frère Silvestre, le musicien, à la Rotonda de los Hombres Ilustres (le Panthéon mexicain). José, malade, s'était tout de même rendu à la cérémonie pour la réception de la dépouille de son aîné à qui il avait amené tant de manuscrits pour connaître son avis. Sur son frère, il écrira : « Le regard irrité et rempli de furieuse stupeur qu'il lance à un inconnu, à un intrus, à un agresseur qui viole la mort qui ne lui appartient pas. Il buvait pour souffrir et entrer un peu plus dans la vie. »

José ne supporte pas le second enterrement de son frère. Il passe donc à la vodka en pensant à un nouveau roman, *El Tiempo y el Número*, l'histoire d'un forçat dont le passe-temps bizarre consiste à courir tous les jours sur un chemin qui se termine sur un promontoire au bas duquel les vagues viennent s'écraser. Une fois encore, l'histoire se déroule aux Islas Marías. Le temps, ce sont les trente ans de la sentence qu'il a reçue et le nombre, c'est celui qu'il porte à la place de son nom. « C'est une distraction d'une sauvagerie inouïe que de courir jusqu'au bord de l'abîme et d'en revenir avant que la mer ne vous emporte. C'est un sens de la liberté. »

Lors de ses obsèques au cimetière de La Piedad, alors que Luis Echeverría qui avait comploté avec le président Gustavo Díaz Ordaz pour arrêter et assassiner les étudiants en 1968 est à son tour président, le ministre de l'Éducation se présente pour faire un discours sur les Revueltas, sur la vocation culturelle du gouvernement du PRI, le Parti unique, sur toute l'attention et l'intérêt des bureaucrates pour l'œuvre de José. Martín Dozal, compagnon de cellule de Revueltas à Lecumberri, lance au ministre : « Mais vous ne comprenez pas, Monsieur, qu'on ne veut pas vous entendre ? »

C'est alors que se produit la quatrième résurrection de José lorsque simultanément résonne le couplet de la célèbre chanson adaptée par Violeta Parra¹⁸ :

*Yo quiero que a mí me entierren
Como un revolucionario
Envuelto en bandera roja
Y con mi fusil al lado.*

*Yo quiero que a mí me entierren
Como a un revolucionario
En el vientre oscuro y fresco
De una vasija de barro.*

*Moi, je veux que l'on m'enterre
Comme un révolutionnaire
Dans un drapeau rouge drapé
Avec mon fusil à côté.*

*Moi, je veux que l'on m'enterre
Comme un révolutionnaire
Dans le ventre obscur et bien frais
D'une amphore vernissée.*

Le chant est immédiatement suivi d'une Goya, le cri de ralliement des universitaires de la UNAM.

Ainsi s'achève la vie d'un homme qui fut un pont entre la génération aux rêves d'avenir des années trente et celle aux rêves de liberté de 68. Un pont entre les écrivains et les militants. Un pont, enfin, entre l'absence de Dieu et l'empathie qui renaît toujours entre nous.

(Traduit par Jacques Aubergy.)



L'écrivain Paco Ignacio Taibo II lors de l'inauguration de la Feria del libro del Zocalo le 11 octobre 2014, dont l'un des nombreux forums avait pour nom José Revueltas.

18 http://www.inventati.org/mp38/songs/Canti-internazionali/Canzoniere_internazionale_-_Yo_quiero_que_a_mi_me_entierren.ogg